

ROLAND BARTHES

Du même auteur

Excès du roman

essai

Maurice Nadeau, 1999

La Cour des adieux

roman

Maurice Nadeau, 1999

Météorologie du rêve

roman

Seuil, « Fiction & Cie », 2000

Littérature et mémoire du présent

essai

Pleins feux, 2001

Les Indulgences

roman

Seuil, « Fiction & Cie », 2003

La Montre cassée

essai

Verdier, 2004

L'Intertextualité, mémoire de la littérature

essai

Armand Colin, 2006

La Main négative

récit

Argol, 2008

Bête de cirque

récit

Seuil, « Fiction & Cie », 2013

Fiction & Cie



Tiphaine Samoyault
ROLAND BARTHES

biographie

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN: 978-2-02-123837-2

© Éditions du Seuil, janvier 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

À la mémoire de ma mère, Colombe Samoyault-Verlet

Remerciements

Ce livre est né d'une proposition incitative et forte de Bernard Comment. Il doit beaucoup à sa connaissance intime de l'œuvre de Barthes, à la générosité et à la finesse de ses relectures, à ses encouragements. Qu'il soit, à l'orée de ce livre, le premier remercié.

L'aide et le soutien d'Éric Marty et de Michel Salzedo ont été également déterminants. Cette biographie n'aurait pu voir le jour sans leur confiance, sans les dialogues que j'ai eus avec eux, sans les nombreux documents qu'ils m'ont fournis ou qu'ils m'ont autorisée à consulter. Je leur en suis infiniment reconnaissante. Je remercie en particulier Éric Marty pour certaines suggestions très précieuses.

Une biographie ne s'écrit pas seule. Elle bénéficie d'un savoir, à la fois livresque et oral ; elle s'inscrit dans une mémoire, dans ses lumières comme dans ses lacunes. J'aimerais commencer par remercier tous ceux qui m'ont parlé du Roland Barthes qu'ils ont connu en m'accordant des entretiens : Jean-Claude Bonnet, Antoine Compagnon, Jonathan Culler, Régis Debray, Michel Deguy, Christian Descamps, Pascal Didier, Colette Fellous, Lucette Finas, Françoise Gaillard, Anouk Grinberg, Roland Havas, Julia Kristeva, Mathieu Lindon, Alexandru Matei, Jean-Claude Milner, Maurice Nadeau, Dominique Noguez, Pierre Pachet, Thomas Pavel, Leyla Perrone-Moisés, Georges Raillard, Antoine Rebeyrol, Philippe Sollers, François Wahl.

Je voudrais saluer ensuite les critiques et chercheurs dont les travaux ont constitué un socle indispensable et précieux à ma connaissance de l'œuvre et de l'homme : en premier lieu Louis-Jean Calvet et Marie Gil, mes deux prédécesseurs en biographie ; ainsi que Cecilia Benaglia, Thomas Clerc, Claude Coste, Alexandre Gefen, Anne Herschberg Pierrot, Diana Knight, Marielle Macé, Patrick Mauriès, Jacques Neefs, Philippe Roger, Susan Sontag, Marie-Jeanne Zenetti.

Je voudrais remercier, dans les institutions, les personnes qui ont généreusement favorisé mes recherches, Marie-Odile Germain et Guillaume Fau au département des manuscrits de la BNF, Nathalie Léger, Sandrine Sanson à l'IMEC et tout le personnel de l'abbaye d'Ardenne qui m'a accueillie à de nombreuses reprises.

Au Seuil, Flore Roumens a accompagné le livre avec beaucoup de talent et d'enthousiasme ; Jean-Claude Baillieul lui a apporté d'indispensables et subtiles corrections. Qu'ils en soient tous deux chaleureusement remerciés.

À tous ceux qui, dans mon entourage, ont accompagné cette entreprise, je veux aussi exprimer ma gratitude, tout particulièrement à Bertrand Hirsch, Maurice Théron et Damien Zanone ; ainsi qu'à Marie Alberto Jeanjacques, Christine Angot, Adrien Cauchie, Charlotte von Essen, Thomas Hirsch, Yann Potin, Zahia Rahmani, Marie-Laure Roussel, Martin Rueff.

Note

Les citations renvoient aux *Œuvres complètes* de Roland Barthes, nouvelle édition en cinq volumes revue, corrigée et présentée par Éric Marty, tomes I à V, Seuil, 2002.

Tome I: *Livres, textes, entretiens. 1942-1961.*

Tome II: *Livres, textes, entretiens. 1962-1967.*

Tome III: *Livres, textes, entretiens. 1968-1971.*

Tome IV: *Livres, textes, entretiens. 1972-1976.*

Tome V: *Livres, textes, entretiens. 1977-1980.*

Les autres textes de Roland Barthes cités sont :

Carnets du voyage en Chine, édition établie, présentée et annotée par Anne Herschberg Pierrot, Christian Bourgois, 2009.

Comment vivre ensemble. Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens, cours et séminaires au Collège de France, 1976-1977, texte établi, annoté et présenté par Claude Coste, Seuil / IMEC, coll. « Traces écrites », 2002.

Le Discours amoureux, séminaire à l'École pratique des hautes études, 1974-1976, suivi de *Fragments d'un discours amoureux* (pages inédites), avant-propos d'Éric Marty, présentation et édition de Claude Coste, Seuil, 2007.

Journal de deuil, texte établi et annoté par Nathalie Léger, Seuil / IMEC, « Fiction & Cie », 2006.

Le Lexique de l'auteur, séminaire à l'École pratique des hautes études, 1973-1974, suivi de fragments inédits de *Roland Barthes par Roland Barthes*, avant-propos d'Éric Marty, présentation et édition d'Anne Herschberg Pierrot, Seuil, 2010.

Le Neutre, notes du cours au Collège de France, 1977-1978, texte

établi, annoté et présenté par Thomas Clerc, Seuil / IMEC, coll. «Traces écrites», 2002.

La Préparation du roman I et II, notes du cours au Collège de France, 1978-1979 et 1979-1980, texte établi, annoté et présenté par Nathalie Léger, Seuil / IMEC, coll. «Traces écrites», 2003.

«*Sarrasine*» de Balzac, séminaire à l'École pratique des hautes études, 1967-1968 et 1968-1969, avant-propos d'Éric Marty, présentation et édition de Claude Coste et Andy Stafford, Seuil, 2011.

Les notes de références comportent l'abréviation *OC* suivie du numéro du tome en chiffre romain suivi du numéro de la page où se trouve la citation. Comme il arrive le plus souvent que les textes de Barthes publiés en volumes connaissent une prépublication dans une revue ou un volume collectif, nous signalons systématiquement le lieu et la date de la première édition. Pour les livres posthumes ne figurant pas dans les *Œuvres complètes*, nous signalons le titre, suivi du numéro de page.

Les archives sont citées d'après la cote du fonds Roland Barthes du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France: NAF 28630, suivie du nom du dossier consulté. Certains documents comportent l'ancienne cote IMEC où le fonds était déposé jusqu'en 2012.

La provenance des autres documents inédits est signalée en note.

Toutes les références se trouvant dans les notes, notre travail ne comporte pas de bibliographie. Pour les notices complètes, nous renvoyons à l'index à la fin du volume qui tient compte des notes.

PROLOGUE

La mort de Roland Barthes

Roland Barthes meurt le 26 mars 1980. Aux problèmes pulmonaires qui s'étaient réveillés après son accident s'était ajoutée une infection nosocomiale, de celles qu'on attrape régulièrement à l'hôpital et qui peuvent être fatales. Elle a été probablement la cause immédiate de son décès. On retient plus souvent qu'il est mort de l'accident, renversé sur un passage clouté de la rue des Écoles par la camionnette d'un teinturier qui venait de Montrouge. C'est vrai aussi. Le 25 février, il rentre d'un déjeuner organisé par Jack Lang en relation ou non avec la prochaine échéance présidentielle, dans un peu plus d'un an. Le futur ministre de la Culture souhaite voir François Mitterrand entouré d'intellectuels et d'artistes qui comptent. Ou Mitterrand aime cela et se repose sur Lang pour organiser régulièrement des rencontres. Il est presque seize heures. Venu à pied de la rue des Blancs-Manteaux par le pont Notre-Dame, Barthes a remonté la rue de la Montagne-Sainte-Genève et se trouve maintenant rue des Écoles, non loin de l'angle avec la rue Monge. Il continue d'avancer sur le trottoir de droite, presque jusqu'au magasin du Vieux Campeur, articles de randonnée. Il s'apprête à traverser pour gagner le trottoir de gauche. Il se rend en effet au Collège de France, non pour y donner un cours, mais pour régler les détails techniques de son prochain séminaire, qu'il entend consacrer à Proust et à la photographie et pour lequel il a besoin d'un projecteur. Une voiture, immatriculée en Belgique, est garée en double file. La visibilité lui est donc en partie dérobée. Il s'avance néanmoins et c'est alors que l'accident a lieu. La camionnette n'allait pas très vite, trop cependant, et le choc fut violent. Il gît sans connaissance sur la chaussée. Le teinturier s'arrête, la circulation est suspendue, les secours, la police (il y a un commissariat place Maubert) arrivent rapidement sur les

lieux. Sur le blessé, on ne trouve aucun papier d'identité, seulement sa carte du Collège. On va se renseigner en face. Quelqu'un (certains témoignages rapportent que ce serait Michel Foucault, mais il s'agissait de Robert Mauzi, professeur à la Sorbonne et ami proche de Barthes depuis longtemps) confirme l'identité de Roland Barthes. Michel Salzedo, son frère, est prévenu, ainsi que les amis Youssef Baccouche et Jean-Louis Bouttes. Ils rejoignent l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière où Roland Barthes a été conduit. Ils le découvrent commotionné mais lucide. Les fractures sont nombreuses, mais apparemment sans gravité. Ils rentrent chez eux en partie rassurés.

Ce matin-là, Barthes s'apprête à se rendre à ce déjeuner où il a été prié. Comme chaque jour, il se livre à son travail matinal, à son bureau, cette fois-là consacré à la rédaction d'une conférence qu'il doit donner à Milan lors d'un colloque qui aura lieu la semaine suivante. C'est un propos sur Stendhal et l'Italie qu'il a intitulé « On échoue toujours à parler de ce qu'on aime ». La réflexion rejoint celle du cours qu'il vient d'achever au Collège de France sur la « préparation du roman » puisqu'il traite du passage, chez Stendhal, du journal au roman. Alors que ce dernier était incapable, dans le journal, de communiquer sa passion de l'Italie, il parvient à le faire dans *La Chartreuse de Parme*. « Ce qui a passé entre le Journal de voyage et *La Chartreuse*, c'est l'écriture. L'écriture, c'est quoi ? Une puissance, fruit probable d'une longue initiation, qui défait l'immobilité stérile de l'imaginaire amoureux et donne à son aventure une généralité symbolique¹. » Barthes en dactylographie la première page et le début de la deuxième. Puis il se prépare, ne sachant pas forcément bien ce qui l'a conduit à accepter ce déjeuner. Son intérêt pour les signes et les comportements du monde l'a déjà fait participer à un déjeuner de ce genre avec Valéry Giscard d'Estaing en décembre 1976 chez Edgar et Lucie Faure, ce que certains de ses amis lui avaient reproché, y voyant une allégeance à la droite. Là, ses sympathies propres et celles de son entourage rendent sa participation plus naturelle. Mais à Philippe Rebeyrol, alors ambassadeur en Tunisie, il confie qu'il a l'impression d'être embarqué malgré lui dans la campagne de Mitterrand. Qui

1. « On échoue toujours à parler de ce qu'on aime », in *Tel Quel*, automne 1980 (OC V, p. 906-914, p. 914).

sont ses commensaux? Philippe Serre, ancien député du Front populaire, n'est pas chez lui mais il a prêté son appartement pour l'occasion, celui de Mitterrand rue de Bièvre se révélant trop petit pour ce genre d'invitations et étant par ailleurs dans les faits déjà plutôt celui de Danielle Mitterrand que celui du futur président. Le compositeur Pierre Henry, l'actrice Danièle Delorme, le directeur de l'Opéra de Paris Rolf Liebermann, les historiens Jacques Berque et Hélène Parmelin, Jack Lang et François Mitterrand sont présents. Il y a peut-être d'autres convives dont aucune mémoire directe n'a retenu les noms. Comme on peut s'y attendre, Mitterrand est un grand amateur des *Mythologies* et sans doute n'a-t-il rien lu d'autre de l'intellectuel qui se trouve ce jour-là à sa table. Le repas fut très gai, émaillé de bons mots subtils sur l'histoire de la France et de blagues suscitant le rire franc. Barthes intervient peu. Les convives se séparent vers quinze heures. Barthes décide d'aller à pied jusqu'au Collège de France. Il a le temps, n'ayant rendez-vous qu'en fin d'après-midi avec Rebeyrol qui est arrivé de Tunis la veille. Et c'est au bout du chemin que l'accident se produit.

Roland Barthes se réveille à la Pitié-Salpêtrière. Son frère et ses amis sont là. Une première dépêche AFP sort à 20 h 58 : « L'universitaire, essayiste et critique Roland Barthes, âgé de soixante-quatre ans, a été victime lundi après-midi d'un accident de circulation dans le V^e arrondissement, rue des Écoles. Roland Barthes a été transporté à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, apprenait-on auprès de la direction de l'établissement qui ne donnait cependant à vingt heures trente aucune information sur l'état de santé de l'écrivain. » Le lendemain, une autre dépêche de 12 h 37 est beaucoup plus rassurante : « Roland Barthes est toujours hospitalisé à la Salpêtrière. L'hôpital précise que Barthes reste en observation et que son état reste stationnaire. Son éditeur indique que l'état de santé de l'écrivain ne suscite pas d'inquiétude. » Minimisation orchestrée par François Wahl, comme a pu le dire Romaric Sulger-Büel ou comme l'affirme encore aujourd'hui Philippe Sollers¹? Dégradation progressive et surprenante de l'état

1. Selon lui, François Wahl et les autres éditeurs du Seuil n'ont pas voulu dire la vérité sur l'état de Barthes car la liaison que n'auraient pas manqué de faire les journalistes entre le déjeuner dont il sortait avec Mitterrand et son accident

du malade ? Les récits semblent indiquer que les deux éléments ont joué. Les médecins sont peu inquiets au début mais ils n'ont peut-être pas assez considéré la gravité de la situation pulmonaire de leur patient. Son insuffisance respiratoire conduit à l'intubation. Il subit ensuite une trachéotomie qui l'affaiblit davantage. Sollers donne une version plus dramatique de l'accident dans *Femmes* où, sous le nom de Werth, Barthes apparaît juste après l'accident, marqué de la violence du choc, avec tout l'appareillage de la réanimation : « Les fils enchevêtrés. Les tubes. Les boutons. Les clignotements rouges, jaunes¹... » Pour beaucoup de personnes présentes, l'effroi devant la brutalité de l'événement le dispute à un sentiment de nécessité. Comme si, depuis la mort de sa mère, il s'était laissé doucement glisser. « Je revois Werth, à la fin de sa vie, juste avant son accident... Sa mère était morte deux ans auparavant, son grand amour... Le seul... Il se laissait glisser, de plus en plus, dans des complications de garçons, c'était sa pente, elle s'était brusquement accélérée... Il ne pensait plus qu'à ça, tout en rêvant de rupture, d'ascèse, de vie nouvelle, de livres à écrire, de recommencement²... » Il donnait l'impression qu'il n'en pouvait plus, qu'il ne parvenait plus à répondre à toutes les sollicitations dont il était l'objet. Même les amis ou les proches qui ont la pudeur de ne pas évoquer la dépendance des garçons insistent sur l'écrasement qu'il ressentait sous le poids des demandes, des lettres, des coups de téléphone... « Il ne savait pas dire non. Plus les choses l'ennuyaient, plus il se sentait dans l'obligation de les faire », résume sobrement Michel Salzedo. L'hypothèse rétrospective selon laquelle il se serait laissé mourir peu à peu depuis le grand deuil de sa mère a été, elle, formulée par certains : elle est soit exagérément psychologique, soit la fable qu'il faut pour faire d'une existence un récit bien ficelé. Que la fatigue qu'il ressent s'alimente aussi au chagrin et ait tous les traits d'une dépression, c'est fort probable. Mais Barthes ne croit certainement pas à l'idée d'un quelconque ciel où il pourrait retrouver sa mère. À ce moment-là, il ne se laisse pas

aurait pu entacher la campagne à venir. Entretien avec l'auteure du 3 septembre 2013.

1. Philippe Sollers, *Femmes*, Gallimard, 1983, p. 133.

2. *Ibid.*, p. 126.

volontiers mourir, même si son regard, tel qu'il pénètre celui de son ami Éric Marty, laissait passer un tel désespoir « que c'est comme s'il était prisonnier de la mort¹ ». Ce n'est pas parce qu'on ne donne pas tous les signes extérieurs d'une lutte acharnée avec la maladie et avec la mort qu'on s'abandonne à l'éventuel répit qu'elles accorderaient. Comme le dit Michel Foucault à Mathieu Lindon en parlant avec lui de la mort de Barthes, on ne se rend pas compte de l'effort qu'il faut pour survivre à l'hôpital : « se laisser mourir est l'état neutre de l'hospitalisation² ». Il faut se battre pour survivre. « Il ajoutait, à l'appui de son interprétation, qu'on imaginait au contraire pour Barthes une longue vieillesse heureuse, comme à un sage chinois. » Qu'il ait choisi volontairement de se laisser aller est pourtant le sentiment qu'il laisse à Julia Kristeva, tel qu'elle le précise dans *Les Samourais* en se mettant en scène sous le nom d'Olga et en donnant à Roland Barthes le nom d'Armand Bréhal. Et Julia Kristeva pense encore ainsi aujourd'hui. Celui qui avait eu avec elle une relation si forte, qui l'avait tellement admirée, qui avait présidé le jury de sa thèse, qu'elle avait accompagné en Chine en 1974, ne lui parle plus. Elle repense à sa voix. Ses yeux semblaient dire l'abandon et ses gestes l'adieu. « Rien de plus convaincant que le refus de vivre quand il est signifié sans hystérie : aucune demande d'amour, simplement le rejet mûr, pas même philosophique, mais animal et définitif, de l'existence. On se sent débile de s'accrocher à l'agitation appelée "vie" que le mourant abandonne avec autant d'indifférence. Olga aimait trop Armand, elle ne comprenait pas ce qui le poussait à s'en aller avec cette fermeté douce et indiscutable, mais il l'emportait dans son laisser-aller, dans sa non-résistance retranchée. Elle lui dit quand même qu'elle l'adorait, qu'elle lui devait son premier travail à Paris, qu'il lui avait appris à lire, qu'ils allaient repartir ensemble, au Japon par exemple, ou en Inde, ou au bord de l'Atlantique, c'est formidable pour les poumons, le vent de l'île, et Armand restera dans le jardin avec les géraniums³... » L'absence d'air, l'aspiration dans la

1. Éric Marty, *Roland Barthes, le métier d'écrire*, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2006, p. 102.

2. Mathieu Lindon, *Ce qu'aimer veut dire*, POL, 2011, p. 242.

3. Julia Kristeva, *Les Samourais*, Gallimard, coll. « Folio », 1990, p. 405. Il est très émouvant aujourd'hui de lire en parallèle les récits croisés de la mort de

mort est aussi ce qu'évoque Denis Roche dans sa très belle « Lettre à Roland Barthes sur la disparition des lucioles » : « [...] la première chose que j'entends dire est que vous êtes tombé sur la face et que votre visage n'est plus qu'une plaie ; un ami commun me raconte ses visites à l'hôpital et me dit qu'il ne supportait pas ce geste que vous aviez envers les tuyaux par lesquels la vie vous arrivait encore, et qui semblait dire : "débranchons donc, ce n'est plus la peine"¹. » Comme Franco Fortini au même moment, Denis Roche pense à la mort de Pasolini, dont Barthes, quelques mois avant, avait voulu faire un roman : « Roman des justiciers. Idée de le commencer par une sorte de meurtre rituel (exorciser la violence "une fois pour toutes") : recherche de l'assassin de Pasolini (libéré, je crois)². » Denis Roche ne peut pas s'empêcher de penser à la dimension pasolinienne de cette mort où l'on plonge « dans l'éclat sombre du sexe *enfin trouvé* de la mort ». Il la relie à la photographie, rappelant que *La Chambre claire* ne contient que des portraits pris *de face* ; il la relie à l'apparition-disparition des lucioles, un soir de juillet en Toscane : lumière-extinction... lumière-extinction... lumière-extinction...

Dans le texte qu'il dactylographiait le jour de l'accident, Barthes évoquait un rêve éveillé qu'il avait fait quelque temps auparavant sur le quai gris, sale et crépusculaire de la gare de Milan. C'était en janvier, à peine un mois plus tôt, à l'occasion de la remise d'un prix à Michelangelo Antonioni. Le 27 janvier, Dominique Noguez était venu chercher Barthes à la gare et l'avait conduit à l'hôtel Carlton, « (décor neuf et aseptisé de palace américain, immense et vide : Tati + Antonioni... – d'ailleurs Antonioni est logé là, lui

Barthes dans *Femmes* et dans ce roman de Kristeva. Les pseudonymes ne sont pas identiques, mais Werth et Bréhal sont deux images sensibles du même homme, fruits de l'affection et de la personnalité des auteurs qui les composent. Plus ambiguë chez Sollers, plus attachante et fragile chez Kristeva.

1. Denis Roche, « Lettre à Roland Barthes sur la disparition des lucioles », in *La Disparition des lucioles*, Éd. de l'Étoile, 1982, p. 157.

2. « Grand Fichier », BNF, NAF 28630, 26 septembre 1979. Dans l'hommage qu'il rend à Roland Barthes en juin 1981 sous le titre « Lezione di crepuscolo » [Leçon de crépuscule], Franco Fortini évoque les liens selon lui stupéfiants qui existent entre Barthes et Pasolini. In *Insistenze*, Garzanti, 1985.

aussi)¹ ». Il évoque dans son journal le « vrai amant des villes – des villes la nuit –, comme cherchant déjà à se repérer, à jauger les faveurs qu'elles lui rendront, à préparer – qui sait ? – l'escapade qu'il entamera à peine l'aurons-nous laissé seul ». Mais Barthes en était resté à son rêve de grand départ. Lors du changement qu'il avait dû faire pour gagner Bologne, il avait vu un train partant vers l'extrême sud, dans la région des Pouilles. Sur chaque wagon, il avait pu lire l'inscription Milan-Lecce. « Prendre ce train, voyager toute la nuit et me retrouver le matin dans la lumière, la douceur, le calme d'une ville extrême². » Cette image du grand voyage qui révèle ce qu'il y a au bout du tunnel n'est pas seulement le fantasme d'un trépas. Elle est aussi une transition de la grisaille à la lumière qui pourrait figurer le passage d'une vie morne et plate à une vie transfigurée, à la *vita nova*, à la vie-œuvre. Elle imprime un mouvement inverse de celui des lucioles : extinction-lumière... extinction-lumière... extinction-lumière... et ainsi elle renvoie à ce que dit Denis Roche de la photographie en hommage posthume à l'ami perdu, coupure dans la phrase unique, petite solution de continuité évitant de recourir à la grande césure qu'est la mort ; les photos « comme des postillons de la mémoire, un léger bombardement aérien qui précède chacun de nous dans le courant de sa phrase infinie, au-delà de la mort des autres (renvoi de la mort de Pasolini à votre propre mort, de celle de Pound à la mienne, indiquant à retardement la date d'une autre indication de sa tombe), léger bombardement humide repris indéfiniment dans le cadre inabouti de visages aimés, *de face*, obsédé par leur bouche surimprimée aux autres, à l'humidité qui est en elle, s'abîmant sur elle-même pour toujours dans l'humidité plus générale de la tombe³ ». On tombe sur la face, on photographie des sujets de face mais on ne saurait regarder si bien la mort en face.

Barthes meurt le 26 mars 1980, à 13 h 40, à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, tout près de la gare d'Austerlitz. Les médecins ne font pas de l'accident la cause immédiate du décès, directement provoqué

1. Dominique Noguez, « Roland Barthes à Bologne en janvier 1980 (extraits de Journal) », inédits amicalement confiés par l'auteur.

2. « On échoue toujours à parler de ce qu'on aime », art. cit., p. 916.

3. Denis Roche, *La Disparition des lucioles*, op. cit., p. 164. Je souligne.

par les complications pulmonaires « chez un sujet particulièrement handicapé par un état d'insuffisance respiratoire chronique », ce qui explique que le 17 avril le Parquet de Paris décide de ne pas poursuivre le conducteur de la camionnette. Barthes ne respire plus. Sa vie s'arrête. Il s'éteint. Son corps est placé dans un cercueil deux jours plus tard et montré à une centaine d'amis, d'étudiants, de personnalités, lors d'une cérémonie hâtive qui a lieu dans la cour de la morgue. « Le groupe bouleversé auquel je me joignis, raconte Italo Calvino, était en grande partie formé de jeunes (au milieu d'eux, peu de personnages célèbres ; je reconnus le crâne chauve de Foucault). L'inscription sur la porte du pavillon ne portait pas la dénomination universitaire d'"Amphithéâtre" mais celle de "Salle des reconnaissances"¹. » On ne prétend pas même à l'imitation laïque du rituel religieux qui consiste à lire des textes ou à prononcer des hommages glorieux et émus du défunt. Certains regardent le corps et le trouvent tout petit. D'autres prennent brièvement la parole, comme Michel Chodkiewicz², qui a succédé à Paul Flamand à la direction des Éditions du Seuil en 1979. Il y a là Michel et Rachel Salzedo, Philippe Rebeyrol et Philippe Sollers, Italo Calvino et Michel Foucault, Algirdas Greimas et Julia Kristeva, François Wahl et Severo Sarduy, André Téchiné, qui avait donné à Barthes le (petit) rôle de William Thackeray dans son film sur *Les Sœurs Brontë* en 1978, et Violette Morin, les amis de la rue Nicolas-Houël, où Barthes a passé tant de soirées et qui se trouve juste en face de la gare d'Austerlitz. Quelques-uns, ensuite, prennent là le train pour Urt où il doit être enterré. C'est le cas d'Éric Marty qui évoque cet étrange voyage de ceux qui prennent le train parce qu'ils ont aimé. « Là-bas, je ne me rappelle que la pluie battante, folle, violente, et le vent glacé qui nous enveloppa, resserrés comme une petite troupe aux abois,

1. Italo Calvino, « En mémoire de Roland Barthes », in *La Machine littérature*, Seuil, 1984, p. 245.

2. Directeur des revues *La Recherche* et *L'Histoire*, Michel Chodkiewicz, arabisant converti à l'islam, professeur à l'École des hautes études où il enseignait le soufisme et la mystique musulmane, dirigeait au Seuil la collection « Microcosme ». Il avait la réputation d'être un lecteur extrêmement exigeant et un entrepreneur énergique. Voir Jean Lacouture, *Paul Flamand, éditeur. La grande aventure des Éditions du Seuil*, Les Arènes, 2010.

14. Corps	513
<i>L'œil et la main</i> , 518	
<i>Le goût</i> , 528	
<i>L'ouïe, la vue</i> , 535	
<i>Aimer aimer</i> , 544	
15. Légitimité	557
<i>Le professeur</i> , 557	
<i>Le Collège de France</i> , 567	
<i>Le « Roland Barthes »</i> , 573	
<i>Le colloque de Cerisy</i> , 588	
16. Barthes et Foucault	595
<i>Des vies parallèles</i> , 597	
<i>Un accompagnement</i> , 601	
<i>Deux styles</i> , 605	
17. Déchirements	615
<i>L'année 1977</i> , 615	
<i>L'amour</i> , 618	
<i>La Mort</i> , 633	
« <i>Journal de deuil</i> », 636	
18. « Vita Nova »	649
<i>Le 15 avril 1978</i> , 649	
<i>Vie nouvelle?</i> , 661	
<i>Clarté</i> , 669	
<i>La fin</i> , 676	
Index des œuvres de Barthes citées	687
Index des noms	697
Crédits iconographiques	715



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2015. N° 101020 (00000)
Imprimé en France